

Département de philosophie

Licence 2

Année 2012-2013

Lou PHILIPPE

Relation humaine et réciprocité
dans *Je et Tu* (1923) de Martin BUBER

Philosophie politique et morale

La relation à autrui

Séminaire dirigé par Patrick Lang

TABLE DES MATIÈRES

1. Présentation générale

- a) Martin BUBER, philosophe de la réciprocité
- b) L'ouvrage *Je et Tu* (*Ich und Du*, 1923)

2. La sphère du Je-Cela

- a) Présentation
- b) La vie collective de l'homme moderne : entre économie et politique
- c) De l'impossibilité de réaliser la vie personnelle : institutions et sentiments relatifs au monde du Cela

3. La sphère du Je-Tu

- a) Les notions fondamentales
 - Dialogue
 - Rencontre
 - Décision
 - Silence
 - Isolement
 - Revirement
- b) Illustrations du Je de la sphère Je-Tu, dans le monde de l'homme
 - Socrate
 - Goethe

4. Confrontation des sphères du Je-Tu et du Je-Cela

- a) Le Je et ses différentes acceptions – L'individu et la personne
- b) Sentiments et amour
- c) Destinée et fatalité

Bibliographie

1. Présentation générale

a) Martin BUBER, philosophe de la réciprocité

Martin BUBER, né en 1878 à Vienne (Autriche) et mort en 1965 à Jérusalem (Israël), brillant penseur juif, est considéré comme étant le philosophe de la réciprocité. Il s'initie à de nombreuses langues, telles que le yiddish, l'hébreu ou encore le polonais, qui ont sûrement participé à son intérêt pour l'étude de la relation humaine. Après avoir étudié différentes philosophies de 1892 à 1896, notamment celles de KANT et de NIETZSCHE, il adhère, en 1898, au mouvement sioniste – idéologie œuvrant à redonner aux Juifs un territoire, dont ils avaient été privés depuis l'annexion du Royaume d'Israël à l'Empire romain. En 1923, il rédige son œuvre maîtresse : *Je et Tu*¹ (*Ich und Du*), qui se construit autour de la notion d'altérité et de l'approche de l'autre en tant que personne. L'année suivante, il débute une carrière d'enseignant de la philosophie religieuse juive à l'université de Francfort-sur-le-Main, statut qu'il conserve jusqu'en 1933, année durant laquelle il se voit interdire toute conférence par les autorités nazies, en réponse à quoi il fonde l'organisme central d'éducation juive. BUBER finit par quitter l'Allemagne en 1938 pour s'installer à Jérusalem, où il donne des cours de sociologie et d'anthropologie. Parallèlement à ce statut d'enseignant, il poursuit ses buts humanistes et travaille à une meilleure entente entre Israéliens et Arabes. Après la Seconde Guerre mondiale, il rentre en Europe afin d'y mener une tournée de conférences. De cette période à sa mort, il reçoit trois prix de grande renommée – Goethe, Israël et Érasme – félicitant l'ensemble de son œuvre, qui s'est démarquée dans une dimension aussi bien sociale qu'intellectuelle et historique.

b) L'ouvrage *Je et Tu* (*Ich und Du*, 1923)

L'ouvrage *Je et Tu*, publié en 1923, est fondé sur la notion de réciprocité. La philosophie de BUBER est construite autour de la relation de l'homme à l'homme,

1 Martin BUBER, *Je et Tu*, Aubier Philosophie, 1938 (rééd. 2012)

c'est-à-dire d'une conscience qui se saisit comme un Je et pose une autre comme un Tu.

L'altérité est en cela un concept fondamental de cette recherche philosophique et s'illustre dans un domaine aussi bien philosophique que théologique (Dieu étant posé comme le Tu éternel et absolu). L'auteur offre une vision double de l'être humain : la première le définit comme *homo dialogus*, en ce que la communion avec les autres êtres, le monde et le Créateur est nécessaire à son accomplissement en tant qu'humain ; il lui faut éprouver l'autre dans sa réalité et émettre une réponse à sa voix pour qu'un véritable dialogue s'instaure. Selon cette dimension de l'humain, toute parole – entendue comme une présence – attend une réponse. La seconde vision en fait un *homo religiosus*, car l'amour de l'humanité conduit à et est l'aboutissement de l'amour de Dieu ; la présence divine vit en chaque être qui existe au sein de la relation authentique.

Je et Tu se déroule en trois moments : « Les Mots-Principes », « Le Monde de l'Homme » et « Le Toi éternel ». Elles abordent des notions fondamentales formulées par BUBER, à l'image des sphères centrales du système buberien, désignées dès la première partie par l'expression « mots-principes » : le monde du Je-Tu et le monde du Je-Cela, le premier impliquant plus particulièrement l'explicitation de termes à comprendre, dans le cadre de la philosophie de BUBER, au sens fort de leur signification.

Ce mémoire s'intéressera à la deuxième partie de l'ouvrage, « Le Monde de l'Homme », et cherchera à mettre en évidence les notions typiquement buberiennes et leurs expressions au sein de la sphère humaine. L'attention est ainsi tournée vers l'analyse de l'idée de personnes, c'est-à-dire de consciences se rencontrant et s'affirmant mutuellement comme présence et totalité.

2. La sphère du Je-Cela

a) Présentation

Dans le monde du Je-Cela, la nature des liens qui unissent l'homme au monde

est de l'ordre de l'expérience et de l'utilisation : la vie humaine est en quête de confort et de progrès et, pour ce faire, elle exploite le monde qu'elle voit à sa disposition.

En premier lieu, l'homme recherche la maîtrise, la prise de possession de la technique, suite à quoi survient la consommation ; l'expérience mène alors à l'« acquisition de connaissances² », qui a pour effet une application de plus en plus spécialisée et efficace, chaque objet étant devenu outil spécifique à l'activité humaine. BUBER observe ainsi une expansion du monde du Cela d'une civilisation à une autre : la sphère du Cela s'étend par leur expérience propre, s'ajoutant à celle de la civilisation précédente qui est conservée. BUBER affirme alors que « cette capacité d'expérience et d'utilisation se développe le plus souvent chez l'homme aux dépens de la force de relation – de la seule force qui permette à l'homme de vivre une vie spirituelle³ ».

Cette problématique, à laquelle est confronté l'individu tout autant que l'humanité, peut trouver une première forme d'explication dans le fait que, selon BUBER, tout ce qui est intégré à la connaissance l'est en qualité d'un Cela, c'est-à-dire en tant qu'objet décrit, décomposé, observé. Cela met bien en évidence l'aspect utilitaire de ce que l'on enferme dans le monde du Cela ; l'objet nouvellement connu est nommé par le sujet et rapporté à une utilité précise dans le cadre d'un rapport de l'homme au monde.

b) La vie collective de l'homme moderne : entre économie et politique

Ce problème peut être relié au questionnement autour de la vie collective de l'homme moderne, bâtie autour de deux domaines : l'économie et la politique. Ne doit-on pas voir ici un renoncement nécessaire à toute relation immédiate ? En effet, le Tu est posé comme inconnaissable par l'expérience, dans la mesure où il est alors désigné et employé comme un moyen. En somme, il apparaît que la relation vraie est dans une certaine mesure incompatible avec la recherche de productivité telle qu'elle se manifeste dans l'existence de l'homme moderne. La relation est alors dévorée par

2 Martin BUBER, *Je et Tu*, Aubier Philosophie, 1938 (rééd. 2012), p. 72

3 *Ibidem*, p. 73

la dilatation du Cela, l'homme est dépassé par ce à quoi il a lui-même aspiré et en devient l'esclave : « Tu sais qu'il n'y a rien à hériter que la tyrannie du *Cela* foisonnant sous laquelle le *Je*, de plus en plus incapable de maîtriser le *Cela*, rêve encore qu'il en est le maître⁴ ».

Il en est de même concernant la relation d'homme à homme : l'attitude de l'individu est définie par le rapport du sujet à l'objet, le mode d'expression est le monologue. Celui-ci est en fait une forme de négation de l'altérité ; dans la mesure où l'être placé face au sujet est catégorisé par ce dernier comme objet, il y a observation et non dialogue et, en cela, la rencontre ne peut avoir lieu, en conséquence de quoi la vision de l'autre comme être singulier ne voit jamais le jour.

c) De l'impossibilité de réaliser la vie personnelle : institutions et sentiments relatifs au monde du Cela

Dans une sphère propice à l'expansion du Je-Cela, le Je et le Cela eux-mêmes finissent par s'éloigner :

Domaine du Cela → institutions	Domaine du Je → sentiments
<ul style="list-style-type: none"> •Dehors •Séjourner •Influencer, entreprendre, organiser, administrer •Idée de l'homme qui doit se soumettre à la régulation pour garantir un certain ordre social •Administration déshumanisée qui se regarde elle-même •Forme constante 	<ul style="list-style-type: none"> •Dedans •Vivre •Se délasser des institutions, lieu des émotions •Idée de l'homme, dans toute son humanité, qui souffre, aime, ressent haine et plaisir et se nourrit de cela •Contenu changeant

Les institutions se déploient autour de l'achevé et du figé, tandis que les sentiments se rapportent à l'instant furtif ; aucun des deux n'est en mesure de réaliser

⁴ *Ibidem*, , p. 82

la vie personnelle, ni de donner accès à la « vie vraie⁵ », en ce qu'ils ne sont pas en mesure de reconnaître la présence ni la réalité de l'humanité.

La fatalité de l'homme moderne réside alors dans le fait de croire qu'en injectant du sentiment pour contrebalancer le monopole des institutions, il lui sera possible de construire une communauté vraie : en effet, les sentiments sont nécessaires à cette entreprise mais ne peuvent à eux seuls constituer les bases solides de la communauté, ni en être l'origine. Les fondations d'une communauté résident alors dans deux éléments principaux. Premièrement, l'existence, entre les membres de cette communauté, d'une « relation vivante et réciproque avec un centre vivant⁶ ». Le « centre vivant » désigne le Tu, qui n'est le Je d'aucun des deux partis ; il exprime l'idée que les êtres humains se révèlent les uns aux autres et constitue en cela le point central de la relation. Le second élément établit le fait que les membres doivent être « reliés les uns aux autres par les liens d'une vivante réciprocité⁷ », réciprocité qui s'articule justement autour du « centre vivant ».

Il est important de ne pas pour autant mépriser la sphère du Je-Cela, ainsi que le souligne BUBER : elle fait partie de l'existence. Il appartient à l'homme de maîtriser la place qu'il lui accordera dans sa vie et de ne pas se soumettre à l'invasion du Cela ; de préserver la relation qui risquerait de se faire étouffer par ce qui lui est extérieur.

3. La sphère du Je-Tu

a) Les notions fondamentales

Le terme « **dialogue** », employé dans la philosophie de BUBER, est à comprendre au sens fort en ce qu'il qualifie une attitude, il n'est donc pas une simple conversation mondaine. Il est, en ce sens profond, un comportement, une manière d'être menant à la connaissance de l'autre, en opposition au « contempler » et à

⁵ *Ibidem*, p. 78

⁶ *Ibidem*, p. 79

⁷ *Ibidem*

l'« observer ». Le dialogue buberien est parole, en cela il peut être silencieux. La réponse à la voix de l'autre peut être de nature sensible ou pressentie. Cette attitude repose sur un mouvement de la personne, qualifié par le « se tourner vers autrui » : cela implique d'accepter l'autre comme partenaire et de le confirmer dans son existence, c'est-à-dire le reconnaître et l'affirmer ; le sujet, en posant l'autre comme Tu, peut dès lors se poser lui-même comme Je.

La relation authentique entre les êtres a lieu dans la **rencontre**. Celle-ci est toujours originale et nouvellement vécue, en cela elle est imprévisible et mieux représentée par l'idée d'action que par celle d'état.

La rencontre peut être exprimée selon trois dimensions. La première est totalisatrice, en ce que le sujet s'engage entièrement, de tout son être et devient « totalité agissante » ; de plus, bien que les êtres doivent se placer dans une certaine forme d'isolement, le monde dans sa totalité existe au sein de la relation. La deuxième dimension de la rencontre est la réciprocité : le dialogue met en jeu deux sujets libres et dépendants (les protagonistes forment, malgré leur altérité et leur statut d'êtres à part entière, une unité, mais ne fusionnent ni ne disparaissent. En effet, la négation du Moi ne peut avoir lieu dans la rencontre, le Je est à la fois rencontrant et rencontré.). Enfin, la troisième dimension est créatrice, car la relation authentique et parfaite fait surgir l'être : la personne naît de la relation et, en découvrant son Tu, elle peut elle-même se poser comme Je – Je n'étant en aucun cas antérieur à la rencontre. La relation est ainsi le fondement de toute conscience de soi.

La liberté des deux sujets entrant en relation met en jeu la notion de **décision** : l'engagement face à l'autre est décision du sujet, si celui-ci est libre, parce que la relation est action et non état subi. La réciprocité, dans la rencontre, est nécessairement active : les deux partenaires doivent prendre part au dialogue, de tout leur être. Cette idée d'engagement confère aux êtres qui prennent part à la relation une responsabilité, et crée au sein de la rencontre un nouveau pilier fondateur : l'éthique. C'est en cela que BUBER affirme que la rencontre ne peut arriver à un être de façon arbitraire ou accidentelle : elle dépend nécessairement du choix et de l'investissement de la personne.

En rapport à l'engagement pris envers l'autre, le **silence** constitue un moment fondamental du dialogue : il est le lieu de maturation du langage authentique, le moment préparatoire à dépasser son être et, en cela, l'épreuve essentielle et décisive pour ce qui est de l'engagement de la rencontre. Il n'est pas à comprendre comme un repli, il s'agit au contraire d'une préparation attentive.

Parallèlement à l'activité silencieuse ponctuant la parole, l'**isolement** est requis afin de mener à bien la rencontre entre les sujets : il y a isolement du Je et du Tu par rapport au monde, ce qui permet l'existence de l'instant privilégié. La rencontre exclusive est une manière de lutter contre l'apparence et donc de garantir l'authenticité du dialogue : la foule pose des difficultés dans l'établissement du lien relationnel entre les êtres. Paradoxalement, c'est dans et par cette solitude que le monde entier est présent dans les sujets : en effet, il ne s'agit pas d'un enfermement en soi à l'occasion de la rencontre, d'une négation de la vie extérieure pour se plonger dans l'existence privée et intérieure. On peut ainsi rejoindre l'idée de dimension totalisatrice, qui porte le monde pleinement dans cette situation de solitude du Je en présence du Tu.

À l'issue de la rencontre, la personne est changée, elle a évolué par le dialogue avec l'autre être humain ; c'est ce qui est exprimé par la notion de **revirement**. Il s'agit, non pas d'un événement subi, mais au contraire d'une conversion active au cours de laquelle l'homme se détourne de la solitude figée du monde réifié, pour se tourner vers le vrai monde de la présence et de la vie.

b) Illustrations du Je de la sphère Je-Tu, dans le monde de l'homme

Le premier Je de la relation authentique s'illustre sous la figure de SOCRATE. Il incarne la rencontre avec l'humanité, le dialogue engagé avec les autres hommes. Le Je de SOCRATE a vu son origine dans la parole proférée et la réponse reçue de la part de l'autre. Jamais ce Je n'est seul dans le silence, l'abandon ne peut le toucher car il a communiqué avec l'humanité et croit en sa réalité. C'est ainsi que ce philosophe

est considéré comme le pionnier de la philosophie morale et politique, notamment grâce aux témoignages qui ont permis de conserver une trace de sa pensée.

Un des événements les plus marquants de la vie de Socrate est certainement celui de sa mort : celle-ci est relatée dans le *Phédon*⁸ de PLATON, sous la forme d'un dialogue traitant de l'immortalité de l'âme. Le sage, selon SOCRATE, ne doit pas craindre cette étape de la vie de l'âme, car une existence divine l'attend après la mort. SOCRATE était, selon les propos de BUBER, toujours accompagné de la puissance du dialogue : « C'est le Je du dialogue infini, et l'atmosphère du dialogue l'environne de son souffle, où qu'il aille, même devant ses juges, même à l'heure dernière dans sa prison⁹ ».

Le second Je de la relation vraie naît dans la communion avec la Nature. BUBER met ici en évidence une forme de dialogue silencieux, qui se déploie non plus par la voix, mais par le pressentiment. En effet, GOETHE, qui est reconnu comme l'un des plus grands romanciers, poètes et dramaturges allemands du XVIII^e siècle, s'est également illustré dans le domaine des sciences : il était aussi bien passionné de botanique que d'optique et de géologie. C'est ainsi qu'il publie, en 1790, un essai sur la métamorphose des plantes : *La Métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*¹⁰. BUBER loue ici le mérite d'un homme qui a su consacrer une grande partie de sa vie intellectuelle à l'étude de la nature et a, grâce à cette activité, montré que la rigueur du chercheur et la sensibilité du poète, réunies en un seul homme, lui donnent accès à l'une des plus belles formes de dialogue.

4. Confrontation des sphères du Je-Tu et du Je-Cela

a) Le Je et ses différentes acceptions – L'individu et la personne

Le terme « Je » revêt un sens différent, suivant son emploi dans le cadre de l'expression « Je-Tu » ou dans celui de l'expression « Je-Cela » ; en cela, il confère

8 PLATON, *Phaidôn (De l'Âme)*, vers 383 av. J.-C.

9 Martin BUBER, *Je et Tu*, Aubier Philosophie, 1938 (rééd. 2012), p. 100

10 Johann Wolfgang von GOETHE, *Versuch die Metamorphose der Pflanzen zu erklären*, 1790

un statut variable à l'être qu'il désigne :

Je (-Cela)	Je (-Tu)
<ul style="list-style-type: none"> • un être isolé se distingue des autres êtres isolés • prend conscience de soi comme d'un sujet (de la connaissance pratique et de l'usage) • signe intellectuel d'une séparation naturelle → expérience et utilisation • appropriation, manque de participation → absence de réalité 	<ul style="list-style-type: none"> • une personne entre en relation avec d'autres personnes • prend conscience de soi comme d'une subjectivité • signe intellectuel d'une liaison naturelle → contact du Tu • participe à la réalité, sans appropriation

On peut ainsi établir les distinctions fondamentales entre l'individu et la personne :

Individu	Personne
<ul style="list-style-type: none"> • prend conscience de soi comme d'un être qui est ainsi et non autrement • dit « je suis ainsi » • « connais-toi toi-même » est interprété : connais ton mode d'être • s'approprie une façon d'être, cherche à se distinguer des autres êtres • s'occupe de ce qui est sien (« <i>mon espèce, ma race, mon activité, mon génie</i> ») • se délimite par rapport à ce qui n'est pas lui, cherche à s'approprier ce non-moi 	<ul style="list-style-type: none"> • prend conscience d'elle-même comme de ce qui est avec d'autres êtres • dit « je suis » • « connais-toi toi-même » est interprété : connais-toi comme être • ne considère pas son être particulier comme seule forme significative de l'être • contemple son soi • loue l'altérité, reçoit et accepte l'autre comme entité à part entière

Il reste important de souligner qu'il n'existe pas d'être appartenant exclusivement à l'une ou l'autre des catégories ; le fait de considérer tel humain comme appartenant à la catégorie des individus et tel autre comme appartenant à celle des personnes est déterminé par la prépondérance de l'une ou l'autre des caractéristiques évoquées.

b) Sentiments et amour

Les sentiments sont des choses qui se développent dans l'individu : on peut en parler en tant qu'on les « a ». Ils sont multiples, divers et constituent un « état ou objet psychique subjectif¹¹ ».

L'amour, au contraire, n'est pas un sentiment, un état ou un contenu psychique proprement lié au Je. Si tel était le cas, le Tu serait considéré comme un objet. Selon BUBER, l'amour authentique existe entre le Je et le Tu. L'essence de l'amour réside dans la relation même, portée à sa perfection, autrement dit – ainsi que le commente Robert MISRAHI – « la conscience redoublée que chacun prend de l'autre dans son intériorité, et dans sa présence, par une connaissance intime¹² ». L'amour n'est pas monologue, il est dialogue. L'autre est connu en lui-même et pour lui-même. L'essence de l'amour authentique réside donc dans la conscience de l'altérité, dans la réalisation de la relation réciproque.

c) Destinée et fatalité

Une nouvelle opposition peut être établie entre les sphères du Je-Tu et du Je-Cela en introduisant les notions de destinée et d'arbitraire.

Dans la relation à la destinée, l'homme est amené à comprendre qu'elle dépend de lui, qu'ils doivent œuvrer ensemble, et non qu'elle est une manifestation dépassant le vouloir humain et sa capacité à agir. Le devoir de l'homme, afin de se réaliser, est d'aller de tout son être au-devant de sa destinée : elle ne s'accomplit que dans la mesure où l'homme exerce sa volonté libre, lorsqu'il pressent que celle-ci a

11 Robert MISRAHI, *Martin Buber, philosophe de la relation*, Seghers, 1968, p. 74-75

12 *Ibidem*

quelque chose à accomplir.

La position arbitraire, au contraire, arrête l'homme dans son cheminement vers sa destinée. Elle lui fait prendre la direction de la détermination et le condamne à la soumission, en ce qu'elle l'éloigne d'une collaboration active avec sa destinée – qui est en ce sens la démarche de s'offrir à la rencontre. Le Tu devient alors un moyen pour un homme qui se soumet sans le savoir – avec peut-être même un sentiment d'indépendance – aux choses. Il veut parvenir aux fins qui, selon lui, sont celles de sa destinée. Et, pour ce faire, il doit employer des moyens ; or, comme le dit BUBER, « l'homme libre est celui dont la volonté est exempte d'arbitraire¹³ », autrement dit, l'homme libre n'a pas besoin de moyens, sauf la volonté ultime de suivre sa destinée.

L'illustration dans le monde du sentiment de fatalité qui régit la société contemporaine est, selon BUBER, le règne des lois vitale, psychique, historique¹⁴ : l'homme pense ne posséder aucun pouvoir sur son avenir, il estime alors que tenter de participer à sa destinée ne constituerait qu'un vain effort : aucun salut ne lui sera accordé. Aussi, BUBER expose le dogme du « *cours progressif des choses*¹⁵ » : le destin ne va de pair qu'avec la liberté, cette dernière ne pouvant cohabiter avec le dogme. Suivre ce dogme signifie nier la capacité de l'homme à s'affranchir d'un devenir placé hors de sa portée – un devenir auquel il serait entièrement soumis. Accepter le dogme du « *cours progressif des choses* » revient, en somme, à la négation de la possibilité de revirement : « Le dogme du « *cours progressif des choses* » signifie l'abdication de l'homme devant les empiètements du Cela. [...] La seule chose qui puisse devenir fatale à l'homme, c'est de croire à la fatalité ; cette croyance entrave le mouvement qui mène au revirement¹⁶. »

Liberté-destinée	Arbitraire-fatalité
Lien fort : « <i>fiancés</i> » « <i>solidaires</i> » « <i>composent le sens de la vie</i> »	Lien faible, voire négatif : « <i>signent un compromis</i> » « <i>double servitude</i> »

13 Martin BUBER, *Je et Tu*, Aubier Philosophie, 1938 (rééd. 2012), p. 93

14 *Ibidem*, p. 90-91

15 *Ibidem*, p. 91

16 *Ibidem*, p. 92

Monde de l'homme libre	Monde de l'homme arbitraire
Rencontre et présence Croyance en la destinée	Fins et moyens Privé du sacrifice et de la grâce

La réalisation de la liberté est possible par la rencontre de la destinée. Cette démarche est acte pur et met en jeu la responsabilité de l'homme – ainsi que sa capacité à se rendre disponible pour la rencontre, dans la mesure où cet acte est considéré comme une décision, un engagement pris par l'être : « S'il y avait un Diable, ce ne serait pas celui qui s'est décidé contre Dieu, mais celui qui de toute éternité ne s'est jamais décidé¹⁷ ». La destinée est ainsi à entendre comme le complément de la liberté, et non comme une limitation.

Rencontrer le Tu – de façon sensible ou pressentie – offre à l'homme une nouvelle approche du monde du Cela, lui permet de s'affranchir, en quelque sorte, de l'oppression de la « causalité banale¹⁸ » : l'homme qui évolue dans le monde du Cela sans connaître la présence plie sous le poids de la fatalité.

La capacité à « donner une forme à la communauté humaine¹⁹ » est étroitement liée à l'aptitude propre des hommes à « entrer dans la relation²⁰ » : cet acte d'aller vers la rencontre est une manifestation de la liberté et celle-ci rend l'homme créateur. La communauté humaine repose sur chaque homme, sur chaque relation, sur la capacité de chacun à sentir la présence.

La relation Je-Tu est alors présentée comme le monde des réalisables, le monde évoluant et se recréant, les possibles s'actualisant au fil de la réciprocité. En s'engageant dans la relation, l'homme se trouve face à la spontanéité de l'autre. La liberté naît finalement du souhait de cette réelle confrontation, la présence fait face et l'homme accepte de recevoir la réponse imprévisible de l'autre : « Là le Je et le Tu s'affrontent librement dans une réciprocité d'action qui n'est liée à aucune causalité et qui n'en a pas la moindre teinte ; là l'homme trouve la garantie de la liberté de son être et de la liberté de l'être en général²¹ ».

17 Martin BUBER, *Je et Tu*, Aubier Philosophie, 1938 (rééd. 2012), p. 86

18 *Ibidem*, p. 88

19 *Ibidem*

20 *Ibidem*

21 *Ibidem*, p. 85-86

Bibliographie

Martin BUBER, *Je et Tu*, traduction de Geneviève BIANQUIS, Aubier Philosophie, Paris, 1938 (rééd. 2012) (154 p.)

Robert MISRAHI, *Martin Buber, philosophe de la relation*, Seghers, Paris, 1968 (192 p.)